

sont-ils allés aux Etats-Unis pour n'en plus revenir. Mais maintenant, ils ne peuvent plus aller aux Etats-Unis. La presse des Etats-Unis et des individus de toute catégorie ont vu avec crainte l'arrivée de ces hommes venant de toutes les parties du pays et se dirigeant vers les grandes villes où la main-d'œuvre est, en général, trop nombreuse pour les travaux à exécuter. Ils veulent que ces gens retournent aux champs pour produire davantage. Cette situation malencontreuse a été aggravée par l'affluence constante d'immigrants aux Etats-Unis, de sorte qu'il y a aujourd'hui pléthore de main-d'œuvre pour les travaux à faire. En ce moment, nos employés n'ont rien à attendre des Etats-Unis.

Un remède dont le ministre du Travail n'a pas parlé consisterait à conserver sur les fermes les gens qui y sont nés et à encourager davantage les jeunes gens qui s'y trouvent déjà. Ne leur permettons pas de venir encombrer les villes. Disons-leur qu'il y a déjà un excédent de sans-travail dans les villes et empêchons-les d'y pénétrer. Voilà un bon remède.

Mais il y a un mal qu'il faut combattre, un mal que la presse, les clergés et les autres hommes de profession ont glorifié, et c'est la tendance constante qu'ont les mères de famille du pays à vouloir lancer leurs fils dans les professions libérales. Elles disent: "Nous nous sommes débattues dans la pauvreté, travaillant fort et nous exténuant; un tel et un tel sont au Parlement; un homme très riche est entré au Sénat; les hommes de profession sont largement récompensés, ils deviennent riches, et nous voudrions voir nos fils avancer et ne plus être des manœuvriers de ferme." De quelle manière allons-nous combattre ce mal? Qu'on me permette de suggérer un moyen. Il s'agirait pour les gens de verser une rétribution raisonnable pour régler les frais et la main-d'œuvre que nécessite la production des produits de la ferme; de rendre confortables les maisons de ceux qui ont des fils; de procurer à ceux-ci quelques-uns des amusements, des comforts et des bienfaits de la vie. Le monde doit procurer à chaque homme le moyen de vivre—c'est là la doctrine de l'ouvrier— et le monde est en mesure de procurer de quoi vivre à tout homme. Mais quel genre de vie peut-il lui procurer? Nous ne pouvons pas tous être des hommes de profession; nous ne pouvons pas tous être des parasites, ainsi qu'on les appelle, vivant des efforts des autres. Quelques-uns doivent être des initiateurs; d'autres des promoteurs; quel-

ques-uns des producteurs afin que la machine sociale soit bien assise.

Je crois que les gens en général consentiraient à se procurer les denrées produites sur la ferme, non pas aux prix d'avant-guerre, mais, disons, à 50 pour 100 de plus sur les prix d'avant-guerre. Si l'on agissait ainsi, je pense que cela empêcherait, dans une large mesure, cet exode de la ferme vers les villes. Je suis d'avis que les villes ne devraient pas avoir une représentation aussi nombreuse au Parlement, mais que cette représentation, au contraire, devrait être plus largement répartie par tout le pays. Je crois que, sous ce rapport, on devrait insister davantage pour que les gens demeurent sur la ferme.

Un autre grand mal, c'est l'engouement du public pour le sport. Ouvrez un journal et qu'est-ce que vous y trouvez? Dans un coin, on parle succinctement des faits et geste du Parlement, ou bien, si ce journal favorise les oppositionnistes, l'on attaque le gouvernement à propos de ses concussions, ou bien l'on attaque les ministres qui ne dépensent pas convenablement les revenus publics par voie de salaires ou autrement; et les trois quarts de ce journal sont attribués aux sports et à diverses inventions et activités dans le monde de l'automobilisme. Allons donc, cela ne devrait pas être; et l'on ne devrait pas bourrer l'esprit du public avec des nouvelles de sport à l'exclusion de toute autre chose. Le sport et les amusements sont louables en temps et lieux; mais rappelons-nous que nous avons de nouvelles exigences, que la dernière guerre a changé la face de la société et que le peuple doit s'appliquer beaucoup plus au travail et à la production, à l'économie et à la restauration de ce qui a été bouleversé et gaspillé par la guerre.

Alors donc, il faut un remède énergique pour toutes les classes — pour le fermier producteur, le marchand, l'artisan, l'ouvrier, toutes les classes, y compris celle des hommes de profession — afin de réduire leurs frais et leurs dépenses, de réduire le prix de tout ce que nous produisons par tous les procédés. Comme la main-d'œuvre est l'élément le plus considérable dans ce grand tout, cette réduction doit se faire sentir chez l'ouvrier. Il doit être prêt à réduire le coût de la main-d'œuvre dans son propre intérêt et dans celui du public.

L'honorable JOHN STANFIELD: Honorables messieurs, à cette heure tardive de la session, je ne tiens pas à parler pen-